

## L'AUTRE RIVE

Quatre mois. Bientôt quatre mois qu'ils sont là, en face, sur l'autre rive. Le front s'est peu à peu stabilisé, eux au sud, et nous au nord.

Au début, ça bougeait un peu. Le fleuve était encore pris par les glaces, et les bureaucrates du haut commandement, ou plutôt des hauts commandements, le leur comme le nôtre, n'avaient rien trouvé de mieux que de déclencher des attaques, des expéditions exploratrices comme ils disaient. Et des centaines de pauvres types essayaient de traverser pour atteindre l'autre rive. Des fois, c'était nous, d'autres fois, c'était eux, mais de toute façon, on savait comment ça se terminait : il suffisait que les artilleurs ajustent convenablement leur tir, quelques shrapnels, - nous, on les appelait les dragées du ciel -, et la glace se craquelait. Les pauvres types s'enfonçaient, disparaissaient en gesticulant sous la couche qui se reformait instantanément, à moins quarante degrés. C'était presque comique, comme un vieux film muet : on ne les entendait pas crier, on était trop loin, mais on les voyait s'agiter et s'enfoncer comme s'ils n'avaient jamais existé. Au début, quand c'était eux qui sombraient, on poussait des hurrahs frénétiques, mais à force de voir les nôtres disparaître de la même façon, on se contentait de fermer les yeux et de remercier en silence le ciel, ou n'importe qui, ou n'importe quoi, de n'avoir pas été désignés pour la mission héroïque. Les chefs, je veux parler des grands chefs, les officiers supérieurs, ceux qui restaient au coin du feu pendant qu'on était vautrés dans la neige, les doigts gelés sur la détente de la mitrailleuse, ceux qui sablaient le champagne et dégustait du caviar alors qu'on crevait de faim en grignotant nos rations à moitié pourries, les grands chefs donc adoraient les missions héroïques. On ne savait jamais, si on réussissait à débarquer sur l'autre rive, et qu'on y reste ne serait-ce qu'un quart d'heure, les compliments, les distinctions et, pourquoi pas ? les promotions, ce serait pour eux. Pour nous, au mieux, la chance de revenir vivants, peut-être avec une jambe ou un bras en moins, mais vivants, et avec dans la tête, la vision du copain s'enfonçant et disparaissant sous la couche de glace qui s'était refermée en craquant. Oui, votre meilleur copain, celui qui vous passait en douce la moitié de son quignon de pain quand vous creviez de faim, là-bas, à l'est, eh bien, ce copain vous le voyez sombrer, sa bouche distendue dans un hurlement de souffrance, ses yeux fous se cramponnant à votre regard comme s'il attendait de vous un miracle, le miracle de le sortir de là, de cette masse glacée qui l'enserrait, qui l'étouffait et qui finissait par le broyer.

Et puis, après, il y a eu la débâcle, la raspoutitsa, comme on dit chez nous. Le fleuve se

mit à charrier de gigantesques morceaux de glace, des sortes d'icebergs qui s'entrechoquaient avec des craquements assourdissants et qui filaient à toute allure comme si quelqu'un les attendait là-bas, au loin, vers la mer. Pas question de traverser. Un jour, un imbécile de général, un quelconque generaloberst comme ils disaient ceux de l'autre rive, sans doute pour se faire bien voir du Guide Suprême, avait ordonné aux gars du génie d'en face de construire un pont de bateaux. Les pauvres ! À peine avaient-ils réussi à mettre à l'eau deux ou trois barges plates servant de pontons que le tout, hommes et matériel, fut arraché et emporté au diable, au milieu des blocs. Certains ont prétendu les avoir entendu crier avant de couler. Moi, je ne crois pas que c'était possible, avec le vacarme du fleuve. Mais le plus bizarre, ça été quand on s'est aperçu qu'on leur avait même pas tiré dessus lorsqu'ils essayaient de construire leur pont. Peut-être parce qu'on savait que c'était inutile de gaspiller des munitions sur des types qui allaient mourir. Ou alors parce que qu'on savait qu'on aurait pu être à leur place si un de nos généraux aussi fou et arriviste que leur generaloberst nous y avait envoyés. Parce que nous aussi, nous avons notre Guide Suprême, le stratège génial qui nous avait foutu dans ce piège à la con dont, pas mieux que ceux de l'autre rive, nous ne pouvions sortir.

Donc, plus de guerre de mouvement. Alors, il fallait bien que nos chefs, les leurs et les nôtres, s'occupent ! C'est pourquoi, alternativement, ils s'offraient le plaisir de commander quelques bombardements. Et nos petits camarades de l'aviation et de l'artillerie s'en donnaient à cœur joie. Et nous, on se terrait comme des cloportes sous une pierre. Mais les pierres, elles nous dégringolaient dessus, vu que plus rien ne tenait debout. Ce qui était encore une ville quand nous étions arrivés, avec des rues, des places, des immeubles, des églises, n'était plus que des amoncellements de gravats avec, de-ci de-là, des pans de murs qui, on ne savait pourquoi, tenaient encore debout. Et puis, un jour, les bombardements avait cessé. Sans doute, devant la médiocrité des résultats, les Deux Guides Suprêmes avaient-ils passé un savon à leurs états-majors respectifs ; peut-être même, avaient-ils rétrogradé quelques généraux pour l'exemple. Je pense aussi qu'on s'était aperçu que les réserves de bombes et d'obus n'étaient pas inépuisables et qu'il ne s'agissait pas de les gaspiller si on voulait continuer la guerre. Toujours est-il que le conflit redevint, si j'ose dire, classique et plus humain : on se contentait de se tirer dessus de part et d'autre du fleuve impassible qui continuait à emporter ses blocs de glace.

Notre heure, à nous les tireurs d'élite, avait enfin sonné ! Au cours des séances d'entraînement, quand on nous préparait à devenir des tueurs sans état d'âme, je m'étais distingué comme l'un des meilleurs tireurs du bataillon. Cela m'avait valu quelques avantages dont le moindre n'était pas celui d'être dispensé des missions-suicides. Évidemment, cela m'avait valu aussi quelques jalousies de la part de mes petits camarades. Mais, comme je leur disais : "Vous n'avez qu'à essayer de faire mieux que moi, les p'tits gars..." Ils me tournaient le dos en crachant

par terre sans tenter l'aventure. Lorsque le capitaine me fit appeler avec cinq autres que je connaissais comme tireurs d'élite, lorsque qu'il nous dévida dans sa cagna un laïus filandreux sur la défense de la Mère Patrie, lorsqu'il nous offrit un verre de vodka (et pas n'importe laquelle : de la Zubrówka qu'il tenait en réserve pour ses souleries avec les autres gradés), lorsque tous ensemble, avec un enthousiasme parfaitement hypocrite, nous portâmes un toast à notre cher et ô combien aimé!, Guide Suprême, alors je compris que les choses sérieuses allaient commencer.

Et je ne me trompais pas. Dès le premier jour, j'en avais déjà huit à mon tableau de chasse. Celui qui venait après n'en avait que quatre, et encore, il n'était pas certain du quatrième. Les autres me regardaient avec envie tout en prétendant que j'avais de la chance. Ils ne savaient pas, ces pauvres imbéciles, que ce qui importait dans cette chasse à l'homme, ce n'était pas de bien viser mais de bien se placer, et surtout de comprendre comment allait se comporter ce qu'il faut bien appeler le gibier. Cela dépendait des heures. Par exemple, vers le milieu de la journée, on pouvait être sûr d'en voir un se dévouer pour aller chercher la marmite ; il suffisait de repérer le chemin qu'il devait suivre et de l'attendre à un endroit où obligatoirement il se découvrirait, même une fraction de seconde...Et paf ! Je n'appelle pas ça de la chance, c'est du raisonnement et de l'observation. De plus, j'avais repéré un amas de pierres, pas trop volumineux, pas trop grand non plus qui, vu de là-bas, de l'autre rive, j'en étais sûr, devait paraître innocent. En déplaçant quelques cailloux, j'avais confectionné une sorte de mini-tunnel parfaitement adapté à mon fusil à lunette. Et puis, le hasard avait bien fait les choses : pour rejoindre ce poste idéal, j'étais à couvert derrière des vestiges de murailles que les bombardements avaient en partie épargnées. Ainsi, tranquillement, comme au stand de tir, j'ajustais mes bonshommes et je ne les ratais jamais, jusqu'au jour où...

Naturellement, les gars de l'autre rive ne restaient pas les bras croisés ; eux aussi, ils avaient des tireurs d'élite, et je dois avouer qu'ils n'étaient pas trop mauvais. C'est pourquoi nous devions, nous aussi, faire attention. En ce qui me concernait, j'étais paré, et au tableau de chasse, j'étais toujours premier. Au quarantième, j'ai invité les copains pour une petite fête, oh ! très modeste, mais quand même, pour marquer le coup. Mais le coup, le vrai coup, il avait failli être marqué le lendemain, pour le quarante et unième, *corok pièrvi*, comme on dit chez nous. J'étais en train d'aligner un imbécile qui se croyait à l'abri parce qu'il courait plié en deux, mon index commençait à appuyer sur la gâchette, quand je sentis un choc au sommet de mon casque. Avec mille précautions, je le retirais : il était éraflé par une balle, et j'avais failli y passer. Cela voulait dire que ma cache n'était pas si sûre que je l'avais pensé et que j'étais repéré. Mais où diable ce bougre de salaud pouvait bien se trouver pour s'être permis de viser le haut de mon casque ? Avec la lunette de mon fusil, je scrutais l'autre rive, particulièrement tous les monceaux de pierres derrière lesquels pouvaient se camoufler des tireurs d'élite. Impossible : ils étaient tous à ma hauteur, et il était impossible d'apercevoir mon casque. À moins que... En retrait, à quelque

distance de la rive, se dressait un pan de mur qui culminait à une vingtaine de mètres. C'était les restes d'une ancienne fabrique de tracteurs bombardée et rebombardée par eux, bien sûr, et par nous aussi. Là, tout là-haut, j'en étais sûr, se tenait le petit camarade qui m'avait loupé, et que je me jurais, moi, de ne pas rater ! À partir de cette minute, je ne m'occupais plus des autres, je ne quittais plus des yeux le nid d'aigle d'en face pour savoir si j'avais raison. Mon tableau de chasse s'en trouva fortement affecté : je stationnais à quarante. Après la stupeur, ce fut le persiflage et le mépris qui m'entourèrent : ils pensaient tous, les chefs, les sous-chefs et même les copains, que je ne tenais plus la forme et après m'avoir porté aux nues, ils me précipitaient plus bas que terre. Je n'étais plus le glorieux défenseur de la Mère Patrie, mais un pauvre type qui s'était cru plus fort que les autres. Je me taisais, je ne répondais rien, parce pour moi, l'essentiel était de voir ce bougre de salaud et de lui faire sauter la cervelle d'un seul coup au but. Je négligeais, au grand dam de la compagnie, capitaine compris, toutes les occasions qui se présentaient au bout de mon fusil dont la lunette ne quittait jamais le sommet de cette tour où se tenait, mon instinct de chasseur me l'assurait, mon ennemi, mon ennemi personnel avec qui j'avais un compte à régler.

Ce fut long, très long, si long que j'en arrivais à me demander si je n'avais pas quelque peu déliré, ou s'il ne s'était pas trouvé un autre repaire pour mieux me canarder. Il fallait que j'en aie le cœur net : je demandais à un de mes coéquipiers de jouer le rôle de la chèvre en laissant dépasser son casque au-dessus du muret de protection, mais je lui recommandais d'être ultra rapide, le gars d'en face étant un cador dans l'art d'allumer n'importe qui. À peine le sommet du casque fut-il sorti de la zone de protection qu'une balle le troua de part en part. Fort heureusement pour lui, mon copain avait pris la précaution d'ôter son couvre-chef pour le tenir à bout de bras. Son commentaire en dit long sur son trouble : "Eh ben, mon vieux ! C'lui-là, i't' vaut bien ! J'espère que tu vas vite fait bien fait nous en débarrasser ! Pace que, autrement, on pourra pu bouger de not' cagna !" Ce furent peut-être bien ces paroles qui me décidèrent à commencer le duel avec l'autre d'en face qui, paraît-il, me valait bien.

Je continuais à négliger toutes les proies faciles qui m'auraient permis de me valoriser auprès de mes camarades pour qui seul comptaient le nombre de croix sur le tableau. Je me concentrais sur mon unique ennemi, j'oubliais la guerre en général, les bombardements, les tirs d'artillerie. J'oubliai même ce fleuve qui continuait à emporter vertigineusement dans son cours des milliers de blocs de glace, ce qui me privait du plaisir de m'approcher de celui que je haïssais le plus au monde, mon rival de l'autre rive, en quelque sorte, mon jumeau.

Il avait pris, me semblait-il, la même décision : personne ne semblait l'intéresser sauf moi. À intervalles réguliers, des balles s'écrasaient sur mon fragile abri. Je répondais coup pour coup afin de faire comprendre à cet enfant de pute que je n'avais pas peur de lui. C'était un véritable duel, et je savais qu'il ne se terminerait que par la mort de l'un de nous. Soudain, j'entendis une

voix qui tombait du ciel : "*Ivan !*". C'était l'autre salaud qui avait pris un porte-voix et qui s'amusa à me provoquer. Ceux de l'autre rive nous appelaient ainsi, avec dégoût ; pour eux, nous étions des sous-hommes, des Ivans. Moi, ça tombait bien : je me prénommais vraiment Ivan. Mais je connaissais la réplique, car nous aussi nous les méprisions, ces porcs, en les traitant de "Fritz". C'est ce que je criais dans le mégaphone : "*Fritz !*" Instantanément, une balle bien ajustée vint ricocher à quelques millimètres de mon casque. Aussitôt, je l'enlevais et l'agitais au-dessus de ma tête dans un geste de défi. Et j'aperçus au même instant un casque qui flottait au sommet du pan de mur, sur l'autre rive. Je ne pouvais supporter cette humiliation, il fallait répondre à la provocation. J'ajustai calmement mon tir... et, j'en étais certain, son casque à cette tête de mule devait être troué de part en part. Donc, un à un, match nul !

Tout le monde se passionnait pour ce match à mort. Même le capitaine me demandait lorsqu'il passait faire ses inspections, en prenant un air dégagé comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie : "Alors, Ivan, comment va-t-il, votre petit camarade ? Toujours là ?" Et je lui répondais, l'air confus : "Hélas oui, mon capitaine. J'ai l'impression que ce salopard se fiche de moi !" Alors, le capitaine : "Faudrait quand même pas que ce petit jeu dure trop longtemps ! Vous êtes en train de perdre votre renommée de tireur d'élite ! Vous n'avez qu'à l'inviter à venir vous rendre visite, et s'il est assez bête pour quitter sa planque, vous l'allumez... et à vous la médaille !" Il fallait bien essayer le truc du piston, mais je n'y croyais pas beaucoup : le gars ne me semblait pas aussi stupide. Je pris quand même le haut parleur et je hurlais pour dominer le grondement du fleuve : "*Fritz ! Komm Her !*" En écho ; j'entendis aussitôt : "*Niet, Ivan ! Idi siouda !*" La vache ! Il n'était pas tombé dans le piège ! Lui aussi il m'invitait à venir, c'est-à-dire à sortir de ma cachette. De rage, j'ajustais un coup sur ce que je pensais être sa lunette d'observation. En réponse, une balle érafla mon coude gauche que je n'avais pas assez planqué.

Et c'est ainsi que les jours passaient. La débâcle avait tendance à se calmer. Bientôt, on pourrait (eux comme nous) construire des ponts de bateaux. Alors, notre petite histoire se terminerait dans l'apocalypse générale de la guerre. Ce n'était pas possible, il fallait trouver quelque chose ! Ce fut lui qui comprit ce qu'il fallait faire. Un matin, je vis soudain surgir au sommet de ce que j'avais pris l'habitude d'appeler "sa tour d'ivoire" une tête, sa tête, et sa tête sans casque. Il était blond, comme moi, et il me sembla qu'il souriait. Je ne voulais pas passer pour un lâche, j'ôtai mon casque malgré les protestations de mes camarades : "T'es fou, Ivan ! C'est du suicide ! Laisse-le faire, l'autre imbécile, s'il en a marre de la vie !"

Je ne répondais pas, et m'appliquais à parfaire ma ligne de visée. Le haut de mon crâne dépassait du tas de pierres où je me cachais, ça, je le savais. Mais je savais aussi que lui aussi, s'il voulait m'allumer, devait prendre le risque de se découvrir un tant soit peu. Et moi, le chasseur, j'étais prêt, j'attendais le gibier. Doucement, calmement, dans un souffle, je pressais la détente et...

*Le soldat Ivan, tireur d'élite, ne sut jamais s'il avait atteint son but pour la bonne et simple raison qu'à la seconde même où sa balle perforait l'os frontal de celui qu'il appelait son jumeau, son cerveau explosait.*